

TOUT RE-COMMENCE PAR UN MENSONGE

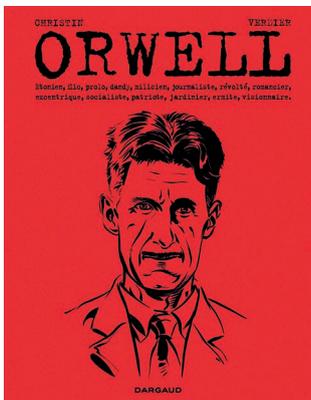
par Jean Marie Hosatte

L'histoire est un éternel recommencement. Une bonne raison d'ausculter notre époque – faite de trumpisme et de fake news – au travers du profil de George Orwell, écrivain visionnaire du roman dystopique *1984*.

En février 2017, le tout nouveau porte-parole de la Maison-Blanche, Sean Spicer, tient sa première conférence de presse.

Ne se tenant plus de joie, il affirme que la cérémonie d'investiture de Donald Trump, qui s'est déroulée quelques jours plus tôt, a attiré «le plus nombreux public jamais rassemblé dans l'histoire pour assister à un événement de ce type». Aussitôt, les médias diffusent images et témoignages qui prouvent sans aucune ambiguïté que Donald Trump a prêté serment devant un public plutôt clairsemé.

Le lendemain, une conseillère du Président tente d'étouffer la polémique qui s'embrase en expliquant que le porte-parole n'a pas menti mais a proposé un «fait alternatif». Les journalistes ne sont guère convaincus. Tous expriment leur inquiétude de voir le fameux Bureau ovale occupé par un menteur pathologique qui tente de dissimuler son rapport très particulier à la vérité en la façonnant selon ses fantasmes et ses objectifs politiques.



Pierre Christin et Sébastien Verdier ont signé un très beau portrait de George Orwell en bande dessinée.

Le parallèle avec Big Brother, le dictateur de l'Océania, imaginé par George Orwell, est établi. Les ventes du roman *1984* explosent immédiatement sur Amazon.

«CETTE HISTOIRE EST UNE FAKE NEWS!»

C'est du moins la conviction des partisans de Donald Trump. S'ils admettent bien volontiers que les ventes de *1984* ont récemment augmenté aux États-Unis, ils affirment que le regain d'intérêt pour la dystopie orwellienne s'est amorcé sous la présidence de Barack Obama, lorsque celui-ci, adulé par les intellectuels, a autorisé les services de sécurité intérieure des États-Unis à espionner les conversations téléphoniques et les ordinateurs de millions de personnes dans le monde.

Selon les conservateurs américains, Orwell serait redevenu à la mode moins parce que Donald Trump serait un menteur que parce qu'Obama a établi un système de surveillance électronique à l'échelle de la planète. Lequel de ces deux présidents américains est le plus «orwellien»? Celui qui travestit la réalité ou celui qui, dans le but de protéger son pays, a piétiné le droit à l'intimité de millions d'individus? Le débat risque de s'éterniser et la seule certitude que l'on peut en retirer pour le moment est que, septante ans après la publication de *1984*, George Orwell est devenu une sorte de référence politique absolue, revendiquée avec autant de conviction par les hommes de droite que les militants de gauche, par les conservateurs que par les anarchistes et plus largement par tous ceux qui croient voir renaître la pensée totalitaire que l'on imaginait »

disparue après l'anéantissement du nazisme et la fin du soviétisme.

Selon le philosophe et essayiste Michel Onfray, qui « met la pensée politique d'Orwell à égalité avec le *Prince* de Machiavel, le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, le *Léviathan* de Hobbes ou le *Contrat social* de Rousseau », cette vénération posthume, unanime autant qu'angoissée, est parfaitement justifiée.

DÈS 1945, IL DÉMONTE LA MÉCANIQUE TOTALITAIRE

Le premier mérite d'Orwell aura été d'être le premier à décrire le totalitarisme. *La Ferme des animaux* qui démonte la mécanique totalitaire est publiée en 1945, quatre ans avant 1984. Dans ce roman, dont l'écriture consume ses dernières forces, Orwell décrit une société en guerre, soumise à une surveillance électronique et humaine permanente et contrainte de croire aux dogmes d'une post-vérité concoctée par une armée de fonctionnaires chargés de réécrire le passé pour que celui-ci soit en adéquation avec la ligne du Parti.

Les deux derniers chefs-d'œuvre d'Orwell sont édités respectivement six ans et deux ans avant qu'Hannah Arendt publie *Les Origines du totalitarisme* que l'on considère unanimement comme la première tentative de description de la mécanique totalitaire. Le tort d'Orwell aura été d'être pionnier, mais en choisissant le roman et la satire

pour porter ses idées. Il choisit ainsi délibérément d'être ignoré des « penseurs institutionnels ». « La littérature le laisse aux philosophes, les penseurs aux littéraires, dès lors, personne ne s'en occupe vraiment », résume Michel Onfray.

Orwell n'attendait aucune reconnaissance du milieu intellectuel auquel il reprochait de vouloir effacer le réel pour ne s'intéresser qu'à l'idée. Lui, au contraire, se confronte sans cesse à la réalité la plus brute, la plus sordide parfois, en se privant du confort de penser dans les cadres définis par les idéologies qui enthousiasmèrent les intellectuels politisés de son temps. Le philosophe Jean-Jacques Rosat, qui compte parmi les spécialistes les plus avisés de la vie et de l'œuvre d'Orwell, insiste sur la lucidité vailante de celui-ci : « Orwell ne se soumet à aucune théorie. Il ne respecte aucun « isme ». Il a un souci constant de regarder les faits et notamment les faits déplaisants. Les philosophes français le méprisent d'ailleurs pour cela : à leurs yeux, il n'est qu'un « empiriste ». Or, c'est justement la force d'Orwell : regarder les faits et s'appuyer sur sa propre expérience. »

REGARDER LES FAITS ET S'APPUYER SUR SA PROPRE EXPÉRIENCE

Cette méthode d'investigation puis d'expression du réel lui offre une immense liberté qu'Orwell ne cessera jamais d'utiliser : « Dans *Une histoire birmane* – poursuit Jean-Jacques Rosat –, Orwell exprime son horreur »



Les espions du régime dénoncent ceux qui ne sont pas convaincus que le monde de Big Brother est le meilleur.

de l'impérialisme mais il reste un patriote britannique. Plus tard, il sera antifasciste mais sans jamais devenir communiste ou stalinien. C'est un homme de gauche mais qui ne cessera jamais de dénoncer avec ferveur les tendances autoritaires qui existent au sein de la gauche. »

UNE LIBERTÉ DE VOIR, DE PENSER ET DE DIRE

L'usage sans limites de sa liberté de voir, de penser et de dire ne lui vaut que peu d'amitiés parmi ceux qui prétendent pourtant partager ses idéaux. La fracture devient béante après son retour d'Espagne où il a combattu les franquistes sur le front d'Aragon. Comme compagnons d'armes, il a choisi les membres d'un groupuscule anarchiste. Blessé à la gorge, il se retrouve à Barcelone en 1937. Mais la ville n'est plus « ce microcosme de société sans classes où personne ne léchait les bottes à quelqu'un » qu'il a découvert quelques mois plus tôt. Barcelone est devenue une arène de cirque où les anarchistes, les trotskistes et les staliniens s'affrontent à mort. De retour à Londres, Orwell peine à trouver un éditeur pour son *Hommage à la Catalogne*. L'ouvrage criminalise le goût pour les mots d'ordre staliniens d'une large partie de l'intelligentsia londonienne. Orwell réplique aux attaques qu'il subit en rendant coup pour coup à ceux qui s'aveuglent volontairement en prétendant ne vouloir pas faire le jeu du fascisme en critiquant le stalinisme. Orwell montre que l'on peut très bien s'attaquer à ces deux monstruosité sans renier son âme mais en acceptant le risque d'être assailli de tous côtés. Son engagement contre le fascisme et le nazisme sera sans aucune compromission, de l'émergence des premiers groupuscules hitlériens jusqu'à l'effondrement du Troisième Reich.

Hitler détruit, reste Staline. Pour Orwell, le Petit Père des peuples, est une menace sur la paix et la vie de millions d'hommes aussi pesante que le fut celle qu'incarnait le Führer nazi. La rupture avec le camp communiste est consommée après la publication de *La Ferme des animaux*. Il a voulu que sa satire soit un moyen de détruire « l'influence néfaste du mythe soviétique sur le mouvement socialiste occidental ». Les éditeurs rechignent à publier le livre. Après sa sortie, une campagne de dif-famation est orchestrée. Les consciences de gauche

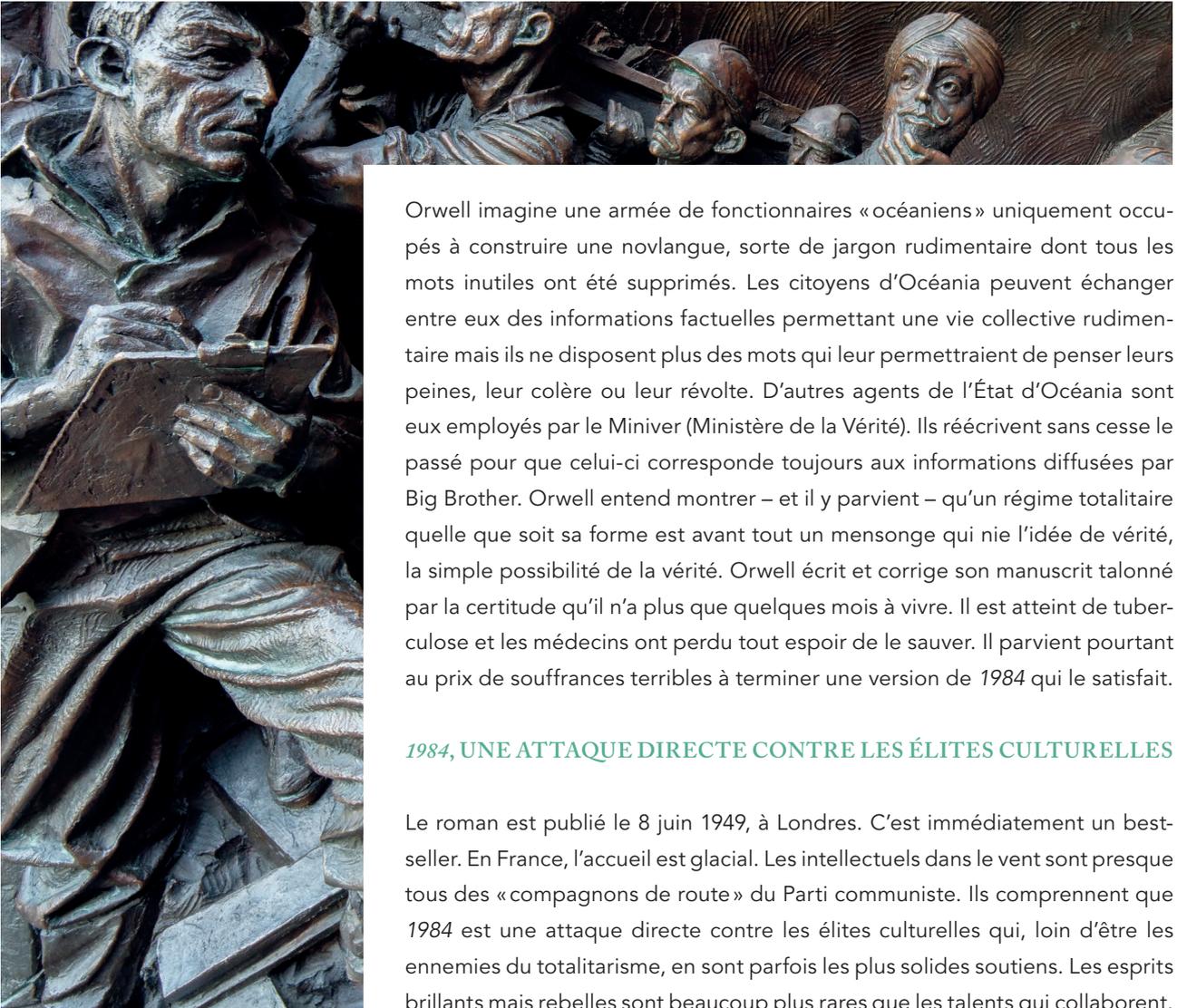
découvrent qu'Orwell a été éduqué à Eton, et lui reprochent son esprit de caste. On relit ses enquêtes journalistiques sur les miséreux et les déclassés à Paris et à Londres et on prétend y découvrir un mépris pour le prolétariat. Orwell se serait moqué de la classe ouvrière qui ne sent pas bon. Orwell réplique sans faiblir : son « véritable ennemi », écrit-il, est « l'esprit réduit à l'état de gramophone, et cela reste vrai que l'on soit d'accord ou pas avec le disque qui passe à un certain moment ».

L'horreur d'Orwell pour les mots d'ordre, les slogans, les lignes politiques tracées sur l'agenda des dictateurs va trouver son expression la plus brillante dans le manuscrit de 1984. Il réalise alors la promesse qu'il s'était faite en commençant *La Ferme des Animaux* de « fondre dans un même projet, l'art et la politique ».

Orwell écrit son dernier roman sur l'île de Jura, en Écosse. Il y a loué une ferme isolée de tout pour vivre dans la solitude avec Richard, le petit garçon qu'il a adopté juste avant la mort d'Eileen, son épouse, en mars 1945. Là, Orwell entend mener une vie frugale et paisible qui sera un acte de rébellion contre les hypocrisies et le rythme du « monde collectif ». L'écrivain le plus haï par les communistes d'Europe partage désormais son temps entre la vie au grand air avec son fils et le calme de sa chambre close. Dans le silence des nuits d'Écosse, Orwell crée Winston Smith, Julia, Syme, O'Brien, Goldstein, tous les personnages qui vont s'aimer, se trahir, s'espionner, s'éliminer, se manipuler sous le regard de Big Brother, un dictateur invisible mais qui semble tirer tous les fils de toutes les existences en Océania.

Ce pays en guerre permanente c'est l'URSS et Big Brother c'est Staline. Personne n'est dupe. Mais Orwell va plus loin que la réalisation d'une simple paraphrase romancée de la dictature stalinienne. Il propose à ses lecteurs une description des moyens par lesquels les totalitarismes, qu'ils soient rouges ou bruns, obtiennent l'adhésion ou l'asservissement de ceux qu'ils oppriment.

En Océania, la révolte est non seulement réprimée mais elle est rendue impensable, inexprimable. S'inspirant des exemples de l'Allemagne nazie et de la Russie soviétique, »



L'épuisement des travailleurs.

Photos

© Jean Marie Hosatte - Pérégrinus

À LIRE

Orwell, bande dessinée de Sébastien Verdier et Pierre Christin, Éd. Dargaud.

Sur les traces de George Orwell, livre d'Adrien Jaulmes, Éd. des Équateurs.

Orwell imagine une armée de fonctionnaires «océaniens» uniquement occupés à construire une novlangue, sorte de jargon rudimentaire dont tous les mots inutiles ont été supprimés. Les citoyens d'Océania peuvent échanger entre eux des informations factuelles permettant une vie collective rudimentaire mais ils ne disposent plus des mots qui leur permettraient de penser leurs peines, leur colère ou leur révolte. D'autres agents de l'État d'Océania sont eux employés par le Miniver (Ministère de la Vérité). Ils réécrivent sans cesse le passé pour que celui-ci corresponde toujours aux informations diffusées par Big Brother. Orwell entend montrer – et il y parvient – qu'un régime totalitaire quelle que soit sa forme est avant tout un mensonge qui nie l'idée de vérité, la simple possibilité de la vérité. Orwell écrit et corrige son manuscrit talonné par la certitude qu'il n'a plus que quelques mois à vivre. Il est atteint de tuberculose et les médecins ont perdu tout espoir de le sauver. Il parvient pourtant au prix de souffrances terribles à terminer une version de *1984* qui le satisfait.

1984, UNE ATTAQUE DIRECTE CONTRE LES ÉLITES CULTURELLES

Le roman est publié le 8 juin 1949, à Londres. C'est immédiatement un best-seller. En France, l'accueil est glacial. Les intellectuels dans le vent sont presque tous des «compagnons de route» du Parti communiste. Ils comprennent que *1984* est une attaque directe contre les élites culturelles qui, loin d'être les ennemies du totalitarisme, en sont parfois les plus solides soutiens. Les esprits brillants mais rebelles sont beaucoup plus rares que les talents qui collaborent.

Orwell est parfois rapproché d'Albert Camus, cet homme révolté dont les ruades ne seront domptées ni par le respect pour les mots d'ordre ni par les connivences partisans. En outre, Camus et Orwell, écrit Michel Onfray, sont «des penseurs dont le socialisme libertaire se démarque franchement du socialisme autoritaire». Enfin, les deux auteurs ont en commun d'avoir écrit des «romans d'avertissement». *La Peste* de Camus sort en 1947. Le livre se conclut par l'annonce d'un retour probable de la maladie qui ne disparaît jamais vraiment. Les rats peuvent bien être éliminés en masse, il en restera toujours assez pour propager l'infection. Orwell a assisté à l'engloutissement du nazisme et il sait que le soviétisme triomphant dans l'immédiat après-guerre porte en lui les ferments de sa propre ruine. Mais ces échecs ne suffisent pas à anéantir le totalitarisme. Il demeure une éventualité toujours possible dans l'histoire humaine. Voilà ce que voulait faire comprendre Orwell : l'esprit totalitaire infecte le passé, mais il pollue aussi le présent et menace sans cesse l'avenir. Force est de reconnaître que ses craintes n'étaient pas injustifiées. ■